

LES DERNIERS JOURS DE LA LÉGION DES VOLONTAIRES
FRANÇAIS CONTRE LE BOLCHEVISME
DE LA BATAILLE DE BOBR À LA DISSOLUTION DE LA LVF

KRISZTIÁN BENE

Université de Pécs, Hongrie
bene.krisztian@pte.hur

Abstract: The French military collaboration is generally an unknown part of the Second World War's history. At the same time, this phenomenon is very important for the better understanding of French history during the war period. The most important unit of this collaboration was the *Légion des volontaires français contre le bolchevisme* (French volunteers' legion on the Bolshevism) established by French extreme right politicians in June 1941 in occupied Paris. This military unit is considered as the 638th infantry regiment of the German army and fought on the front before Moscow in December 1941. After the heavy casualties suffered in this battle, the regiment was reorganised and deployed in the back area on the partisans from 1942 until 1944. In the summer of 1944 the unit was withdrawing from the Soviet Union and disbanded, but their soldiers had to continue the fight in the Waffen-SS.

Keywords: France; collaboration; German army; World War II; Soviet Union

L'histoire des Français ayant servi dans les rangs de la Wehrmacht, et surtout celle des membres de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme (LVF), commence aujourd'hui à être un peu mieux connue grâce aux efforts conjugués chercheurs, amateurs ou non. Par conséquent, plutôt que de présenter l'histoire de cette organisation en détail, l'objectif de cet article est de présenter les circonstances de la disparition de la LVF. En effet, les conditions de la dissolution de la Légion sont particulièrement intéressantes et pourtant moins connues que les autres événements impliquant les Français de l'armée allemande.

La naissance de la LVF

Les partis collaborationnistes de Paris demandent l'autorisation du gouvernement du maréchal Pétain récemment créé à Vichy¹ pour l'établissement d'une légion antibolchevique française dès le lendemain de l'invasion allemande de l'URSS². Doriot écrit : «La guerre contre le communisme ne peut pas nous laisser indifférents. [...] nous demandons le droit pour les volontaires de combattre aux côtés des Espagnols, des Finlandais, des Roumains³».

Néanmoins, le gouvernement français n'est pas nettement favorable à cette entreprise. Malgré le fait qu'il autorise les engagements en faveur d'une unité antibolchevique toujours à créer à ce moment, Vichy refuse d'apporter une aide matérielle. Il interdit même l'engagement aux officiers en congé d'armistice⁴. La situation est donc peu favorable aux plans élaborés par les partis collaborationnistes parisiens. Ces derniers ont absolument besoin de l'approbation de la partie allemande afin de garantir le succès de l'entreprise. Bien que les conditions du Reich soient sévères (l'organisation reste une initiative de caractère privé, le nombre des soldats français ne pourra pas dépasser 15 000, seuls les volontaires de la zone occupée sont acceptés) et garantissent l'autorité absolue du haut commandement allemand sur l'unité, les chefs des partis collaborationnistes les acceptent en espérant obtenir une position privilégiée au sein du nouveau régime à établir après la signature du traité de paix avec l'Allemagne victorieuse⁵.

Sans évoquer les détails de la création de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme le 7 juillet 1941 et le recrutement pendant les années qui suivent, il faut mentionner que les résultats de ce dernier sont faibles. 13 400 volontaires se présentent entre juillet 1941 et août 1944 et seulement 5 800 sont retenus⁶. L'instruction de base des engagés commence au dépôt de la LVF à Versailles, mais le véritable entraînement a lieu dans un camp d'instruction allemand en Pologne occupée à Deba (Debica en polonais), à 150 kilomètres à l'Est de Cracovie. Le cadre de ce camp d'importance considérable (abritant environ 30 000 hommes en pleine formation) compte

¹ P. Hahner : *Franciaország története [Histoire de France]*, Budapest : Műszaki Könyvkiadó, 2002 : 245-246.

² P. Ory : *Les collaborateurs 1940-1945*, Paris : Seuil, 1976 : 242.

³ Archives nationales F 60 235. *Étude sur la LVF*, 2-3.

⁴ J. Delarue : *Trafics et crimes sous l'Occupation*, Paris : Fayard, 1968 : 162.

⁵ Bundesarchiv-Militärarchiv N 756/201. 8. *Französische SS-Freiwilligen Sturm-Brigade*, 1.

⁶ AN 3 W 101. *Rapport du 20 octobre 1944*.

213 officiers, sous-officiers et hommes de troupes de l'armée allemande dont 61 sont responsables de la formation militaire des volontaires français. C'est le lieu où les soldats de la LVF, récemment baptisée 638^e régiment d'infanterie de la Wehrmacht (Französisches Infanterie-Regiment 638), reçoivent une formation militaire accélérée à l'automne 1941⁷.

Un déploiement prématuré et une réorganisation nécessaire de la Légion

Le régiment de deux bataillons compte environ 2 400 hommes sous le commandement du colonel Roger Labonne⁸, ancien officier de l'infanterie coloniale. Malgré l'instruction assurée par le cadre allemand, sa valeur militaire reste contestable sur le niveau des officiers et des hommes de troupe aussi. Selon le commandant Simoni :

Quarante pour cent tout au plus des gradés et des légionnaires sont capables de se servir utilement de leur arme — individuelle ou collective. Soixante pour cent au moins tirent mal et perdent leurs cartouches. Les notions de camouflage, de l'utilisation du terrain, de l'emploi des armes (principalement de l'armement collectif), de la manœuvre du groupe et de la section demeurent lettre morte⁹

⁷ BAMA RH 53-23/50. *Le cadre d'instruction d'instruction de la LVF*, 103-104.

⁸ Labonne, Henri (1881-1966). Officier de carrière. Saint-cyrien de la promotion 1901-1903 (du centenaire de la Légion d'honneur), il sert en Afrique entre 1903 et 1916. Il est promu capitaine en 1917 et commande le 1^{er} bataillon du régiment d'infanterie coloniale du Maroc (RICM), le régiment le plus cité de toute l'armée française. Il se distingue lors des combats, il est cité six fois dont deux fois à l'ordre de l'armée. Après la guerre, il est à l'état-major de Franchet d'Espérey à Constantinople, puis il est chargé des relations avec Mustafa Kemal en Syrie. Il est attaché militaire à Athènes en 1925-1927. Il retourne au Maroc en 1928. Il commande des troupes françaises en Chine en 1932. Il est nommé colonel en 1933 et commande un régiment de Sénégalais en Afrique à partir de 1938. Il est démobilisé et rapatrié en 1940. A côté de sa carrière militaire, il publie des livres géographiques qui lui valent un prix de la Société de Géographie. Il s'engage pour la LVF en 1941 dont il devient, comme le plus élevé en grade, le commandant. La performance faible au combat de la Légion en 1941 et au début de 1942 lui est directement imputée et explique son retour en France en mars 1942. Bien que décoré de la Croix de fer de deuxième classe, il ne peut ni retourner en Pologne, ni même rejoindre la caserne de Versailles pour participer au recrutement. En juin 1942, il écrit pour l'ambassade allemande de Paris pour l'informer qu'il renonce à son poste au sein de la Légion. Il est arrêté par les autorités françaises en octobre 1945 et condamné à la réclusion à perpétuité en novembre 1946. Il meurt en 1966.

⁹ Service historique de la défense 2 P 14. *Rapport du 24 juin 1943 du commandant Simoni*, 2.

C'est utile de citer les souvenirs du lieutenant Ourdan aussi par rapport à cette question :

Enfin, du point de vue officier, le recrutement était lamentable. De multiples raisons expliquent une pareille situation. D'abord, il était facile de frauder au moment de l'incorporation et de se faire passer pour officier, alors qu'on ne l'était pas ; les papiers militaires exigés au moment de l'arrivée à la Légion, pouvaient être maquillés et n'étaient pas, à mon avis, assez sérieusement examinés. [...] Enfin, tous les officiers, sauf un, provenaient de la réserve de l'armée française. Beaucoup sortaient du rang et avaient fait toute leur carrière aux colonies. Aucun ne semblait appartenir à un niveau social élevé. Tous avaient leur carrière entachée de fautes professionnelles plus ou moins graves¹⁰.

Cette unité peu apte au combat reçoit pourtant l'ordre de départ à la fin octobre et quitte le camp de Deba pour rejoindre la 7^e division d'infanterie bavaroise devant Moscou afin de participer à la prise de la capitale soviétique. Un projet qui est voué à l'échec et qui coûte cher pour la Légion : une attaque avortée contre les positions soviétiques et quelques semaines en première ligne dans des conditions climatiques extrêmement rigoureuses causent la mise hors de combat (morts et blessés) d'environ mille hommes. Ce bilan nécessite d'ailleurs la relève du régiment¹¹.

Malgré les remerciements et les compliments du général von Gablenz, commandant de la 7^e division d'infanterie, adressés aux hommes de la Légion française, et les décorations attribuées aux combattants français¹², le commandement allemand reconnaît la nécessité de la réorganisation de l'unité qui se déroule, parallèlement, en deux lieux, dans les camps de Deba et de Kruszyna (le nouveau centre d'instruction des volontaires français en Pologne). Au cours de celle-ci, les éléments indésirables du régiment (les officiers et sous-officiers trop âgés, les hommes de couleur, les émigrés russes, les volontaires d'origine allemande) sont renvoyés. Ceux qui restent — à peu près un homme sur deux — doivent s'abstenir de faire de la politique et subir une instruction militaire complète qui dure au moins trois mois... et parfois le double¹³.

¹⁰ SHD 2 P 14. *Rapport du lieutenant Ourdan*, 10.

¹¹ AN F 60 1688. *Rapport D 36055*.

¹² BAMA RS 3-33/4. *Collection d'images pour l'histoire de la 33^e division de la SS*, 24-25.

¹³ BAMA RS 3-33/3. *L'histoire des volontaires français de l'armée allemande pendant la Seconde Guerre mondiale*, 17.

Combats aux arrières du front de l'Est

Après la réorganisation, la dépolitisation et la ré-instruction, les deux bataillons de la Légion française, soutenus (ou plutôt contrôlés) par des états-majors de liaison allemands (EMLA), sont déployés séparément sur les arrières du front¹⁴. Ces unités rattachées à différentes divisions de sûreté allemandes en Russie et en Biélorussie participent à plusieurs opérations contre les partisans au cours de 1942 et de 1943. Les résultats sont mitigés. Les rapports allemands et français annoncent des succès considérables dans les combats menés contre les partisans (dont la fiabilité est parfois douteuse) qui permettent la reconstitution du régiment à trois bataillons sous un commandement français à l'automne 1943. Cette nouvelle formation est commandée par le colonel Edgar Puaud¹⁵, ancien officier de la Légion étrangère, qui a l'intention de créer une brigade. Celui-ci établit donc un quatrième bataillon, tout à fait virtuel, car l'échec du recrutement ne permet pas cette extension. Par conséquent, le plan ambitieux n'atteint pas son objectif et cette unité supplémentaire sera dissoute par le commandement allemand¹⁶.

L'action la plus importante du régiment est la participation à l'opération «Maroc» lancée contre les partisans dans la région de Minsk en janvier-février 1944. Malgré son coût élevé, le succès est au rendez-vous. Selon le communiqué de la Wehrmacht, 41 camps de partisans ont été détruits, 1 118 partisans ont été tués et 1 346 faits prisonniers¹⁷. Cependant ces bons ré-

¹⁴ BAMA RH 26-221/43b. *Rapport du 27 juin sur le déploiement de la LVF*, 3.

¹⁵ Puaud, Edgar (1889–1945). Officier de carrière. Il est sous-lieutenant pendant la Première Guerre mondiale (Croix de Guerre avec sept citations), puis sert dans la Légion étrangère comme chef de bataillon. Titulaire de plusieurs décorations gagnées au feu du Maroc au Tonkin, il dirige en 1940 un camp de volontaires étrangers engagés pour servir dans l'armée française. Lieutenant-colonel dans l'armée d'armistice (23^e régiment d'infanterie), il rejoint la Légion tricolore, devient chef d'état-major du général Galy et commande le dépôt de Guéret. Après la dissolution de celle-ci, il est le délégué militaire de la LVF en France. Le 1^{er} octobre 1943, il devient le commandant du régiment réorganisé de la LVF en Biélorussie avec le grade de colonel. Ayant conduit le régiment dans plusieurs opérations contre les partisans au début de 1944 avec succès, il est nommé commandeur de la Légion d'honneur et promu général de brigade par le gouvernement français. Il participe à la mutation des survivants de la LVF dans l'unité française de la Waffen-SS dont il obtient le commandement supérieur comme SS-Oberführer (grade intermédiaire entre colonel et général de brigade). Il conduit la division au combat en Poméranie où il disparaît avec ses hommes le 5 mars 1945 après l'encercllement de son unité dans la région de Belgard. Probablement tué lors des combats contre les soldats soviétiques, mais faute de certitude, il est condamné à mort par contumace lors de son procès.

¹⁶ BAMA N 756/201. *Ordre du 1^{er} juillet 1944*.

¹⁷ BAMA RS 3-33/3. *L'histoire des volontaires...*, *op.cit.* : 50.

sultats, probablement gonflés par les rapports officiels, ne peuvent cacher la cruelle vérité : l'initiative est désormais dans le camp des partisans qui lancent plusieurs opérations contre les soldats français stationnés dans la région. Un survivant se souvient de la situation : « Les partisans déploient une activité débordante sur l'ensemble de notre secteur d'occupation. Des unités de l'Armée Rouge régulière leur prêtent main forte. [...] Décidément, rien ne va plus. Partout, les soldats de la LVF, trop isolés, perdus dans l'immensité blanche, transis de froid, rongés par la maladie, essuient échec sur échec. La population manifeste une sympathie agissante en faveur des partisans¹⁸. »

Malgré cette situation intenable, le commandement allemand lance plusieurs opérations d'envergure contre les partisans dans les marais de la Berezina en avril et juin 1944. De nombreux partisans sont tués et une importante quantité d'armes est prise. Par contre, la Légion déplore la perte d'une centaine de soldats qui met en doute la valeur combattante de l'unité française dont les effectifs deviennent squelettiques. Malgré le savoir-faire démontré par des soldats français qui disposent d'une expérience acquise lors des campagnes coloniales¹⁹, ces faits d'armes ne sont plus suffisants pour contrer la supériorité de l'ennemi. Avec une force considérablement amoindrie à la suite de combats incessants, la défense efficace du secteur confié aux légionnaires contre des partisans de plus en plus nombreux et agressifs, ravitaillés et supportés par l'Armée rouge, semble impossible à long terme²⁰.

Le commandement allemand reconnaît d'ailleurs la nécessité du relèvement de la LVF dont les actions sont reconnues semble-t-il à demi-mots :

Or l'expérience quotidienne enseigne que si les Allemands battent supérieurement sur le grand front, ils n'entendent rigoureusement rien à la guerre de partisans mené par eux au plupart du temps avec des unités de second ou de troisième ordre et qui, de plus, n'ont pas du tout la notion de cette guerre spéciale, en revanche familière aux Français, ayant combattu au Maroc et au Levant. Mais c'est là un fait qu'ils ne veulent pas admettre. Vouloir le leur démontrer, au besoin par l'action et par les faits, ne réussit qu'à les indisposer. Et puis, il est entendu, à la fois par les besoins de propagande et pour « le faire bien voir » en haut lieu « qu'il n'y a pas de partisans » (!) (alors que ceux-ci viennent jusque sur la voie ferrée MINSK-SMOLENSK — artère vitale — pour y poser des mines, avec un succès variable) et que les populations paysannes russes se rallient en bloc à l'Allemagne, alors que c'est le contraire qui se produit. Non par suite

¹⁸ P. Rostaing : *Le prix d'un serment 1941–1945. Des plaines de Russie à l'enfer de Berlin*, Paris : Librairie du Paillon, 2008 : 120–123.

¹⁹ AN F 60 1688, O 3605. *France combattante du 27 février 1944*.

²⁰ BAMA RS 3-33/3. *L'histoire des volontaires...*, *op.cit.* : 54–57.

d'un patriotisme irréductible, mais parce que la politique la main tendue aux paysans russes ne réussit pour les Allemands qu'à se faire bafouer à longueur de semaine. Le Russe ne connaît et n'apprécie que la terreur²¹.

La bataille de Bobr

Par conséquent, le 18 juin 1944, un ordre du commandement allemand impose la relève et le renvoi de la Légion en Allemagne²². Ce retrait ne peut pas se dérouler sans problème dans la mesure où la grande offensive d'été de l'Armée rouge est lancée le 22 juin. Cette opération de grande envergure, réalisée par 166 divisions et 2 700 chars, provoque l'encerclement de plusieurs grandes unités allemandes. Sous cette pression, toutes les troupes du groupe d'armées Centre sont obligées de battre en retraite. Ce changement inattendu influence le destin de la Légion qui réalise un mouvement vers l'Ouest depuis quelques jours. Un nouvel ordre arrive selon lequel la LVF doit occuper une position de combat sur la rive de la rivière Bobr, le long de l'autostrade Minsk-Moskou avec comme objectif d'interdire l'avance des troupes de l'Armée rouge²³.

Selon un survivant, le colonel Puaud prononce alors le discours suivant : «Légionnaires, l'Armée Rouge s'apprête à déferler sur nous. Elle n'est plus qu'à quelques kilomètres de Bobr. En accord avec l'état-major allemand, j'ai décidé de colmater le front et de défendre l'autostrade. Préparez-vous au combat. Bon courage et bonne chance. Vive la France²⁴.»

Un autre vétéran se souvient également :

L'autostrade Minsk-Moscou est pratiquement la seule voie praticable de la Russie centrale. C'est certain, les Russes vont entreprendre le maximum pour s'assurer son contrôle. Notre objectif est facile à deviner. La situation est telle que nous devons les arrêter le plus longtemps possible, de façon à permettre l'installation d'une ligne de résistance à Borisov ou à Minsk. Nous voilà pleinement conscients de notre rôle de défenseurs de la civilisation européenne²⁵.

En général, les soldats français, dont le moral et la discipline étaient très loin de l'idéal pendant les derniers mois de combat, sont contents de pouvoir lutter contre des troupes régulières soviétiques car ils considèrent cette mission

²¹ SHD 2 P 14. *Rapport du 24 juin 1943 du commandant Simoni*, 6.

²² BAMA N 756/201. *Ordre du 19 juin 1944*.

²³ J. Delarue : *Trafics...*, op.cit. : 226.

²⁴ P. Rostaing : *Le prix...*, op.cit. : 132.

²⁵ P. Rusco : *Stoi! 40 mois de combat sur le front russe*, Paris : Grancher, 1998 : 197.

comme plus digne des traditions militaires françaises malgré le rapport de force tout à fait inégal²⁶.

Le commandant du régiment organise hâtivement un bataillon de marche avec les éléments disponibles de la Légion. Cette unité de fortune de 600 à 800 hommes est établie à partir des éléments les plus proches des I^{er} et III^e bataillons. On y trouve trois compagnies du I^{er} bataillon, deux compagnies du III^e bataillon, et la 13^e compagnie du IV^e bataillon, avec 6 canons antichars de 37 mm. Ce groupe de combat (*Kampfgruppe* dans la terminologie allemande) est placé sous le commandement du commandant Jean Bridoux²⁷, titulaire de la Croix de fer, fils du secrétaire d'État à la Guerre du cabinet de Vichy²⁸.

Le bataillon de marche occupe des positions rapidement fortifiées le long du Bobr le 22 juin. L'unité reçoit un renfort considérable le 25 quand une compagnie de marche allemande et quatre chars Tigres (appartenant probablement au 505^e bataillon de chars lourd) la rejoignent. La première rencontre avec l'ennemi a lieu au soir du 26 quand une patrouille de reconnaissance soviétique composée par deux chars lance une action contre la ligne de défense tenue par les Français. Repérant les positions des défenseurs, la première attaque d'envergure soviétique est lancée contre les positions de la Légion le lendemain matin. Celle-ci est facilement repoussée avec l'aide des chars allemands²⁹ :

Deux heures du matin. Les Russes lancent leur cavalerie de fer à l'assaut de nos positions. Les Tigres répondent par des coups de canon stridents et majestueux qui stoppent net la progression de l'ennemi. Les carcasses des T 34 frappés de l'étoile rouge brûlent au milieu des champs de seigle, éclairant le paysage et, de nouveau, c'est le silence. Ce n'était pas une véritable attaque. Uniquement un avant-goût de ce qui nous attendait. Un test³⁰.

Ensuite, les troupes soviétiques déploient des forces importantes pour percer le front tenu par les Français y compris de plusieurs bataillons d'infan-

²⁶ É. Labat : *Les places étaient chères*, Paris : Éditions du Lore, 2006 : 304.

²⁷ Bridoux, Jean (1914–1945). Officier de carrière. Fils du général Eugène Bridoux, officier de cavalerie, décoré en 1940, volontaire en 1943 pour la LVE, il commande le 1er bataillon et se distingue lors des combats de Bobr. Commandant du 58^e régiment de grenadiers de la division SS «Charlemagne», mais il démissionne avant son déploiement sur le front. Arrêté par les Américains en 1945, il meurt dans sa cellule.

²⁸ BAMA RS 3-33/4. *Collection d'images...*, *op.cit.* : 94.

²⁹ BAMA RS 3-33/3. *L'histoire des volontaires...*, *op.cit.* : 60–61.

³⁰ P. Rostaing : *Le prix...*, *op.cit.* : 134.

terie, des blindés (des chars T 34 et Sherman venant des États-Unis dans le cadre du programme Prêt-Bail), des batteries d'artillerie et de lance-roquettes «Katioucha». Ces dernières, appartenant probablement au 3^e Corps Blindé de la Garde, lancent plusieurs attaques contre les positions françaises le 26. Toutes ces actions sont repoussées. Les légionnaires réussissent même à faire des prisonniers lors d'une contre-attaque bien réalisée par la section de chasse du III^e bataillon dirigé par le lieutenant Seveau³¹.

Le pilonnage de l'artillerie et les actions des tireurs d'élite soviétiques causent toutefois des pertes importantes dans les rangs des soldats français qui repoussent toutes les tentatives d'incursion (au nombre de cinq les 26 et 27). Finalement, l'unité est relevée le matin du 27 par une unité de la Wehrmacht. La LVF commence ainsi son décrochage après une défense acharnée de 36 heures qui a coûté cher aux troupes soviétiques :

Laissons aux canons anti-chars et aux Tigre le soin de s'occuper des blindés, nous réglons le sort de l'infanterie en moins en deux. Toutes les tentatives ennemies pour nous submerger échouent et les cadavres s'amoncellent devant nos lignes. [...] Tous les chars ennemis participant à l'attaque ont été détruits et devant leur échec, les Russes redoublent le pilonnage d'artillerie. [...] Pour nous, la situation devient intenable. [...] En effet, vers sept heures, une compagnie d'élite de la Wehrmacht (dont tous les hommes possèdent la Croix de fer et la Médaille d'assaut) arrive pour procéder à la relève³².

Le bilan de cette bataille est positive pour une unité de seconde ordre comme la LVF, car les légionnaires réussissent à stopper l'avance de l'Armée rouge tout en lui infligeant de lourdes pertes (40 chars, plusieurs centaines de fantassins). La Légion ne subit quant à elle que des pertes relativement légères : moins de 100 morts et blessés au total. Cependant le décrochage réalisé au milieu d'une armée allemande en pleine retraite, voire en fuite, est une mission bien plus difficile. Les raids des avant-gardes des troupes régulières soviétiques et les embuscades des partisans causent des pertes considérables à l'unité française qui ne peut regrouper que 600 hommes le 2 juillet devant Minsk³³. Les restes de la Légion continuent leur route vers l'Ouest via Minsk et Kaunas pour être dirigés à Greifenberg, au nouveau dépôt de la LVF d'où tous les survivants sont transférés à Saalesch dans le corridor de Dantzig en août³⁴.

³¹ BAMA RS 3-33/3. *L'histoire des volontaires...*, *op.cit.* : 61-63.

³² P. Rusco : *Stoï!*..., *op.cit.* : 215-216.

³³ É. Labat : *Les places...*, *op.cit.* : 304-308.

³⁴ BAMA RS 3-33/5. *Lettre du 5 décembre 1973 de Jean Garnier*, 1.

La dissolution de la LVF

On ne peut que donner des estimations concernant les pertes réelles de la Légion au cours de la campagne d'été. En effet, le nombre réduit de légionnaires réunis en Poméranie (environ 1 200 hommes) ne signifie pas que l'autre moitié des effectifs a été définitivement perdue sur le front comme tués, blessés ou prisonniers. D'une part, la présence était autour de 50% comme on le remarque : «À la mi-août, nos compagnies furent réformées et nous pûmes compter nos disparus, nos morts et nos blessés. Les pertes du régiment s'élevaient à peu près à la moitié de l'effectif. Lourd bilan³⁵ !»

D'autre part, en regardant de près le comportement des légionnaires, il faut supposer que la réalité est plus complexe. Les volontaires, après trois ans de service dans l'armée d'un pays étranger, ont tendance à ne pas suivre les ordres venant des Allemands à la lettre. Une simple permission de deux semaines peut parfois durer plusieurs mois. Ce comportement vagabond devient de plus en plus fréquent lors de la retraite. De fait, beaucoup de manquants se trouvent quelque part en Europe au lieu de s'orienter immédiatement vers le point de rassemblement de l'unité :

Le lieutenant Bollet (pseudonyme pour Boillot) me confia les fonctions d'adjudant de Compagnie pour le détachement présent de la 9^e compagnie. Il se composait, quand je pris la fonction, d'une quarantaine d'hommes. Une quinzaine plus tard, quand je me démis de l'intérim au profit de son titulaire, Barthes de Montfort, enfin arrivé de Vilna, la Compagnie était presque complète, aux mort certains près. Je ne me souviens pas que nous ayons eu à compter un seul disparu. [...] Chaque jour, on reconnaissait quelque camarade dont la mort avait été annoncée avec force détails³⁶.

Malgré le fait que ces survivants attendent un rapatriement bien mérité après de longues années de combat, ils doivent éprouver une forte déception car le haut commandement allemand décide différemment. Le Reich a besoin de tous les hommes disponibles pour contribuer à la survie du régime nazi. Par conséquent, le transfert de tous les volontaires étrangers servant dans les rangs des forces armées allemandes à la Waffen-SS commandée par Heinrich Himmler est décidé. Ce dernier confie à Puaud, entre-temps devenu général de brigade, la mission de mettre sur pied une unité française au sein de l'Ordre noir. Cette nouvelle unité doit être constituée avant tout par les

³⁵ P. Rostaing : *Le prix...*, *op.cit.* : 142.

³⁶ É. Labat : *Les places...*, *op.cit.* : 345-347.

anciens membres français de la Waffen-SS (servant dans la fameuse Sturmbrigade) et par les vétérans de la LVF dont l'expérience militaire est incontestable. Par conséquent, le 1^{er} septembre, on annonce la dissolution officielle de la Légion antibolchevique et le versement d'office de la troupe et des sous-officiers (seuls les officiers ont la possibilité de choisir) au sein de la nouvelle unité³⁷.

Pendant une grande majorité des légionnaires ne veulent pas continuer leur service militaire car ils sont éprouvés par les combats et souvent hostiles à l'organisation allemande dont la mentalité est bien différente de celle de la Légion qui a toujours gardé ses coutumes, ses traditions et sa langue. Quelques officiers sont séduits par la possibilité de promotions rapides (20 démissions seulement sur 65), mais l'hostilité est tellement forte dans les rangs des hommes que 75 hommes dont 2 sous-officiers refusent ouvertement le service dans la Waffen-SS. La réponse du commandement allemand est dure : les réfractaires sont envoyés dans le camp de concentration du Stutthof³⁸. Ensuite, la majorité des légionnaires comprennent qu'ils n'ont pas de choix. Une minorité opte pour la désertion³⁹.

Si on essaye d'établir un bilan militaire de l'existence de la LVF, il faut remarquer que malgré l'influence considérable de la politique sur la naissance de cette unité particulière, elle était bien plus qu'une simple d'armée opérante. Les pertes subies dans les combats (environ 500 morts) et les 120 Croix de fer attribuées aux légionnaires prouvent que cette légion appartenait sans conteste aux unités combattantes. En même temps, le nombre des soldats libérés de leur engagement et ceux des blessés (2 400) et des déserteurs (800) démontrent qu'elle n'était non plus une unité militaire tout à fait régulière⁴⁰. Sa valeur combattante est apparue surtout lors des combats menés contre les partisans où les Français se sont avérés être des guerriers efficaces. Malgré la reconnaissance des Allemands, l'avenir de la Légion est compromis à cause du manque d'effectif alors que le recrutement en France se solde par échec (seulement 5 780 volontaires servent dans les rangs de la LVF). Par conséquent, le commandement est incapable de combler les vides créés dans les rangs par les pertes subies au cours de combats incessants⁴¹.

³⁷ J. Delarue : *Trafics...*, *op.cit.* : 232-233.

³⁸ H. W. Neulen : *An deutscher Seite. Internationale Freiwillige von Wehrmacht und Waffen-SS*, München : Universitas, 1985 : 110.

³⁹ É. Labat : *Les places...*, *op.cit.* : 370-371.

⁴⁰ BAMA N 756/201. *Die Kameradschaft: Die Europäischen Freiwilligen*, 3.

⁴¹ A. Plait : « Les jeunes Français volontaires sous l'uniforme allemand », in : J-W. Dereymez (ed.) : *Être jeune en France*, Paris : L'Harmattan, 2001 : 119-127, p. 121.

Il existe d'autres causes à cet échec final de la LVF :

Il apparaît que toute tentative d'amélioration de la LVF est vouée à l'échec parce que se heurtent à la double hostilité à peu près ouverte des « anciens » tous individus tarés et des Allemands [...] le Commandement Allemand visiblement — et malgré toutes les notes diplomatiques et paradiplomatiques — ne veut pas la reconstitution d'une force militaire française. Il s'y oppose de toute sa vigueur — qui est énorme — mais en essayant d'en faire retomber la faute sur les Français, car il sait que le Führer veut une division française, alors que lui l'OKW n'en veut pas entendre parler ⁴².

C'est ce contexte qui explique que le taux de participation des Français à la collaboration militaire est proportionnellement le plus réduit d'Europe. Aussi, l'importance de ce phénomène n'est restée que marginale⁴³.

⁴² SHD 2 P 14. *Rapport du 24 juin 1943 du commandant Simoni*, 7–8.

⁴³ Institut de l'histoire du temps présent 72 AJ 258, 232 14. *Soldats français sous uniformes allemands*, 6.